

que souvent Dieu est offensé gravement par les hommes.

Votre dernier point nous met plus à l'aise. Oui, certes, il faut penser et affirmer bien haut que Dieu réserve pour la fin de la vie des grâces particulières de conversion. Relisez, si vous le voulez bien, ce que nous écrivions dernièrement (*Ami* 1923, p. 91) à propos de la grâce suffisante de conversion que Dieu réserve certainement aux pécheurs même les plus obstinés, à l'heure de la mort. « Il existe un temps, disions-nous, où la pénitence est absolument nécessaire pour le salut : c'est pour le fidèle en état de péché mortel, l'heure de la mort. A cet instant, il est très vraisemblable, même en l'absence de toute excitation externe à la pénitence, que Dieu s'adresse au cœur du pécheur et que la grâce ne fait jamais défaut à ce pécheur, à cet instant suprême. A ce moment, plus que jamais, la grâce est nécessaire au salut, et Dieu ne fait pas défaut dans les choses absolument nécessaires au salut. » Cette thèse est d'ailleurs celle de Suarez, *De gratia*, l. IV, c. 10, n. 2-9.

Ad III. En pratique, de grands prédicateurs n'ont pas hésité à parler sur le petit nombre des élus : Massillon, par exemple. Est-il opportun de soutenir aujourd'hui une thèse qui n'est ni démontrée, ni démontrable, ni certaine ? Notre avis bien simple est que, dans la chaire de vérité, il ne faut enseigner comme vrai que ce qui l'est indubitablement. Il n'est pas défendu, certes, de parler du petit nombre des élus ; mais qu'on en parle comme d'une opinion que l'Eglise ne condamne pas, qui a rallié les suffrages d'auteurs estimables, qui doit nous faire réfléchir, mais enfin qui n'est pas l'enseignement de l'Eglise. Mais est-ce bien opportun ? Nous pensons qu'il vaut mieux prendre l'Evangile et l'enseigner, et rappeler simplement la parole du Maître, parole toujours vraie et toujours d'actualité : *Nisi pœnitentiam egeritis, omnes similiter peribitis*.

Quant à rapporter en chaire, à l'appui d'une thèse déjà sujette à caution, des miracles plus ou moins certains, et dont l'authenticité ne nous est garantie par rien, ou des visions où l'imagination peut le disputer à la réalité, non, mille fois non.

Q. — Je lis dans *Un Preneur d'âmes : le Père Le-noir*, p. 30 : « Il savait que pour S. Ignace, l'obéissance féconde n'est pas du tout l'obéissance d'exécution. Se borner à exécuter les ordres, dit en effet le fondateur des Jésuites, est une obéissance infirme et très imparfaite qui n'est pas même digne du nom de cette vertu. Mais il faut nous élever à ce second degré, qui fait de la volonté du supérieur la nôtre ; il faut nous harmoniser si bien avec lui, que ses ordres ne soient pas seulement effectivement exécutés, mais encore affectueusement consentis. »

Tout en se conformant de cœur et d'esprit à l'enseignement de S. Ignace, peut-on et doit-on parvenir à ce que dans notre subconscient l'on ne sente plus que l'ordre donné — par une personne tout à fait inintelligente — est tout à fait stupide et déraisonnable ?

R. — Question mal posée, ou plutôt nullement justifiée par la doctrine ascétique ici rapportée à

propos de de côté. C nous avon

On dem celui qui plus « sen déraisonna

Mais non téristique et d'agir mais l'œuv

Que la v in obscur jugements mental et convient.

sion de l' cessaire, i

Aucune l'on veut, deux font de la volon

noir ce qu sion objec ment dans sensitive.

parfaite et pêcher le et déraison pas voir é

*Evidem grande att ments néc qui ne le s doute qui puissance tés éviden*

Rares so mier ordre

Très rar peut se tr la stupidit donne ; pl

tion élevé priori disp cation rat

supérieurs son, qu'ils qui peuver

son. Leurs telligence autant, l'i être comp

choses de reste, gag si l'on pe mot, moir

sible du cl dans le fa Mais, d que l'ordre *Quid*, enfi